



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

DANS un des brillans châteaux qui avoisinent Paris, une réunion de jolies femmes, de jeunes hommes, une société toute fraîche et toute piquante, assemblage aimable enlevé à un souvenir de la *gaie France*, un cercle d'amis enfin, dégagé des entraves de la ville, vient d'ajouter l'originalité du costume au charme de la liberté des campagnes. Les hommes y sont vêtus de blouses en belles étoffes de cachemire, serrées autour de la taille par une large ceinture. Un pantalon blanc, et le collet de la chemise rabattant, leur donne beaucoup de rapports avec les Saint-Simoniens, d'autant qu'ils portent comme eux un bonnet grec. Rien de plus frais et de plus commode pour les jeunes gens que ce costume. Les dessins cachemires de toutes nuances donnant aux blouses un aspect très-riche, forment un contraste bien entendu avec la blancheur et la fraîcheur du pantalon. — La toilette des

femmes est tout-à-fait dans le même genre, excepté que les pantalons à la *mameluck* sont serrés au-dessus de la cheville, et que la blouse descend jusqu'à mi-jambe. Ces blouses sont en mousseline ou percale de couleur avec des dessins très-bariolés; manches larges; corsage montant deux doigts en dessous du cou; collet de baptiste rabattu, et jolies petites pantoufles en maroquin peint ou brodé. La réunion de ces costumes offre un coup-d'œil charmant et indique le goût et même la grâce des caractères qui l'ont adopté. Le château où s'est réfugié ce joli *clan* pourrait servir de modèle à ces vastes et somptueuses habitations de campagne, qui deviendraient si attrayantes, en y supprimant le cérémonial des villes. Rien de plus simple, de plus sîcant, que ces toilettes en blouse toutes variées de nuances et de dessins. La taille des femmes y gagne un charme de souplesse et d'aisance qu'interdisaient nos modes actuelles, et les hommes y apparaissent enfin avec une grâce de tournure qu'ils ne pourront jamais

atteindre tant qu'ils subiront le joug de l'habit français.

FAÇONS DE ROBES.—Une façon de robe très-distinguée était ainsi exécutée : le fond de la robe, en organdi clair, était séparé à chaque intervalle d'une main par un entre-deux brodé au plumetis, qui descendait depuis la ceinture jusqu'au bas du jupon en formant colonne. A la hauteur du genou, le fond d'organdi se séparait entre les intervalles de la broderie, et se fronçait de chaque côté, puis était rattaché au bord de l'entre-deux, qui semblait ainsi séparer une large garniture froncée. On pourrait plisser cette partie du jupon, ce qui le rendrait encore plus joli. Le corsage était ainsi composé de bandes brodées et d'organdi froncé ; les manches longues de même ; le haut froncé dans la longueur de la manche, depuis l'épaule jusqu'au coude ; et dans la largeur, depuis le coude jusqu'au poignet ; chaque entre-deux formant ainsi bracelet.

CHAPEAUX. — Une capote en paille de riz, doublée de rubans de gaze-blonde rose. Ce ruban est placé en éventail dans l'intérieur de la passe. Un bouquet d'œillets roses et blancs sur le côté, moitié des tiges retombant sur la passe ; l'autre s'élevant vers la forme ; bavolet en ruban.

— Une capote en blonde, ayant un semé d'étoiles, doublée en crêpe rose ; un petit fichu de blonde placé sur la forme, descendait de chaque côté comme une marmotte, et se nouait sous le menton. Ce fichu descendait assez sur le devant de la passe pour tomber en voile sur un bouquet de roses rosées. Ensemble, négligé très-élégant.

— Un chapeau en pou de soie blanche ; passe courte et descendant très-bas sur les joues ; demi-voile en blonde ; bouquet de muguet, de roses et de noisettes ; ruban de gaze blanche, brochée en vert et blanc, formant un nœud très-en-arrière au-dessus de la forme et descendant en bride.



CORSETS. — La plus grande partie des

corsets sont maintenant faits sans épau-
lètes. Ce genre s'approprie mieux aux
coupes actuelles des robes, et donne in-
comparablement plus de grâce à la poi-
trine et de flexibilité aux mouvemens. Le
grand talent, surtout dans la façon d'un
corset, est d'arrondir la taille et de déta-
cher les hanches. Tous ces avantages ont
été atteints avec une trop grande perfec-
tion par M^{me} Clémançon (rue du Port-
Mahon, n° 8), pour que nous omettions
de la rappeler dans un moment où les
départs pour la campagne et les chan-
gemens de costumes nécessitent des re-
nouvellemens de corsets pour toutes les
femmes.

COSMÉTIQUES. — Le moment des appro-
visionnementemens pour les toilettes de cam-
pagne nous engage à renouveler l'annonce
de la *Pâte Amandine*, dont l'efficacité est
constatée de plus en plus par l'expérience,
et qui est reconnue comme la plus heu-
reuse recherche de tous nos cosmétiques.
L'*Amandine*, dont le parfum est suave
sans avoir aucun des inconvéniens des
odeurs, adoucit et blanchit la peau, la rend
si souple et si pure, qu'elle peut être re-
gardée comme une des fondations de la
fraîcheur et de la beauté. Nous pouvons
attester que cette nouvelle composition sur-
passe tout ce qui a été créé dans ce genre,
et est en tout digne de la supériorité re-
connue aux parfumeries des magasins de
M. Laboullée, rue Richelieu, n° 93.

DENTELLES. — La vogue des mantelets
en dentelle noire et en blonde, a fait
particulièrement distinguer les magasins
de M. Laruz-Tribout, passage des Petits-
Pères, n° 9. Tous les articles de ce genre
y ont des formes gracieuses et variées. On
en fait également en broderies, en reprises
et en *applications de Bruxelles*. On trouve
dans ces magasins toute espèce de den-
telles, robes, écharpes, collerettes, voiles,
bonnets et mantilles espagnoles ; grands
volans à tête et sans tête, voiles en
point d'Angleterre, et tout ce qui peut
compléter une corbeille de mariage.

MANIÈRE DE TRAVAILLER DES SACHETS ET SULTANS. — Rassemblez du cordonnet de quatre nuances différentes, dégradant bien du faible au plus foncé, et surtout étant bien de la même grosseur; plus un fil d'argent, un peu plus gros que le cordonnet; dévidez sur une carte seize tours de cordonnet, que vous aurez soin de ranger bien l'un à côté de l'autre, et de serrer également, et deux tours de fil d'argent, en tout dix-huit tours.

Prenez une feuille de carton, pas trop fort, afin que le sachet ne soit pas lourd, mais pourtant assez ferme pour qu'il ait de la consistance. Coupez deux morceaux de ce carré en long; mesurez, avec un compas, la largeur totale des dix-huit rangs dévidés sur la carte, et dévidez en tous sens vos deux morceaux de carton, de manière que la marque d'en-haut indiquant le premier carré, corresponde parfaitement avec celle d'en-bas. De même de gauche à droite, dévidez sur chaque marque, indiquant les carrés, deux tours de fil d'argent en tous sens, ce qui vous donnera des carrés.

Prenez la nuance la plus pâle de vos cordonnets, dévidez-en quatre tours, en commençant de haut en bas, contre le fil d'argent, sans tenir compte des fils qui vont de gauche à droite; continuez ainsi de gauche à droite, et vous aurez des carrés de votre nuance pâle, ayant un point d'argent au milieu.

Vous déviderez ensuite, de la même manière, vos trois autres nuances, allant toujours d'une nuance faible à une plus forte; et si vous avez bien pris vos mesures, si vous avez bien exécuté ce que je viens d'écrire, votre carton et vos fils d'argent, à l'exception du point du milieu, seront entièrement couverts de carreaux nuancés qui feront un fort joli effet.

Une comète de la couleur de l'une de vos nuances, sur laquelle vous adapterez un ornement à votre goût, en fil d'argent, servira à réunir vos deux morceaux de carton, et à leur donner l'apparence d'un

livre, dont vous garnirez l'intérieur avec du coton parfumé à l'odeur qui vous conviendra; l'iris de Florence ambrée, par exemple, produit un fort bon effet. Vous couvrirez ce coton en satin ou en florence. Adaptez ensuite à votre sachet des fermoirs en métal ou de ruban; puis vous marquerez les points que la comète formant le dos et la garniture de l'intérieur ont nécessités, avec une torsade formée de deux fils d'argent, et vous aurez un sachet charmant.

Ce que j'ai dit pour les fils d'argent est applicable aux fils d'or, et je puis vous assurer qu'avec de la patience et de la soie vous pouvez conduire ce genre d'ouvrage depuis la serviette à mettre les cartes de visites, jusqu'au sultan destiné à placer les schalls.

MÉMOIRES

DE SILVIO PELLICO DE SALUCES,

TRADUITS DE L'ITALIEN *.

De même que sur un sol aride, qui semble frappé de désolation, tout-à-coup un bel arbre, une fleur, un ruisseau vient rappeler à l'homme les bontés du Tout-Puissant et sa munificence; de même, au travers du débordement d'impiétés que chaque jour voit fondre sur nous, sont apparus les *Mémoires de Silvio Pellico*.

Bien des gens se mettent l'esprit à la torture pour émouvoir, qui n'auraient jamais pensé combien la résignation peut arracher de larmes, et la douceur être un amer reproche. Dans ces *Mémoires*, où sont retracées les tortures d'une captivité de dix ans, les souffrances et les privations ne sont rappelées que comme des faits accessoires. Silvio Pellico s'est surtout attaché à retracer les douces émotions de

* Un vol. in-8°; chez Fournier j^e, rue de Seine, n° 14.

l'ame, rendues par la religion indépendantes des douleurs physiques. Jamais peut-être le christianisme n'a été compris par une plus haute intelligence, ni expliqué par des paroles plus suaves et plus puissantes.

Silvio Pellico, né à Saluces en 1789, d'une famille honorable, se fit remarquer de bonne heure par ses dispositions pour la poésie. A six ans, il avait, dit-on, composé une tragédie dans le goût d'Ossian : Ossian préoccupait alors toutes les imaginations. Devenu homme, Silvio Pellico obtint de très-grands succès dans le genre dramatique : *Francesca di Rimini* et *l'Eufemio di Messina* sont deux tragédies qui lui firent une belle réputation. La première fut jouée à Naples et à Milan ; la seconde, imprimée en 1819. Malheureusement, tandis que le poète jouissait de sa gloire, et coulait dans la maison du comte Porro des jours paisibles, partagés entre la littérature et les soins qu'il donnait à l'éducation des deux fils du comte, son amour pour sa patrie adoptive, les vœux qu'il faisait pour sa liberté, le compromirent auprès du gouvernement autrichien, qui le fit arrêter comme prévenu de machinations séditeuses.

C'est de ce jour, 13 octobre 1820, que commence pour Silvio Pellico une nouvelle carrière de gloire, plus coûteuse, il est vrai, mais plus belle que celle du poète. Cet emprisonnement ne dura pas moins de dix ans, passés tant à Milan qu'à Venise, et au château de Spielberg en Moravie, sans arracher à cet homme admirable un seul murmure, une seule malédiction contre ses bourreaux. Mais pour comprendre cette ame angélique, il faut l'entendre se développer elle-même. Aussi, après cette courte notice, indispensable pour vous mettre au fait de ce que sont ces Mémoires et leur auteur, vais-je me borner à des citations.

CHAP. VII.

« Vivre libre est chose bien plus douce que vivre en prison ; qui en doute ? Et cependant, même dans la détresse d'une

prison, quand on y pense que Dieu est présent, que les joies de ce monde sont éphémères, que le véritable bonheur réside dans la conscience et non dans les objets extérieurs, on peut encore trouver du charme à se sentir vivre. En moins d'un mois, j'avais pris mon parti, avec une résignation sinon parfaite du moins tolérable. Je vis que, décidé à ne pas commettre l'indigne action d'acheter l'impunité avec la perte des autres, mon sort ne pouvait être désormais que la potence ou une longue captivité. Il fallait bien se conformer à sa destinée. Je respirerai, me dis-je, tant qu'ils me laisseront un souffle ; et quand ils me l'ôteront, je ferai comme tous les malades arrivés au dernier moment : je mourrai.

» Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à donner à mon ame toutes les jouissances possibles. La plus ordinaire consistait à faire l'énumération des biens qui avaient embelli mes jours : un excellent père, une mère excellente, d'excellents frères et d'excellentes sœurs, tels et tels pour amis, une bonne éducation, l'amour des lettres, etc. ; qui plus que moi avait été doué de bonheur ? Pourquoi ne pas en rendre grâce à Dieu, quoique ce bonheur fût maintenant troublé par l'infortune ? Quelquefois, en faisant cette énumération, je m'attendrissais et pleurais un moment, mais le courage et la joie revenaient bientôt.

» Dès les premiers jours, je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geolier, ni aucun des seconds, ni des instructeurs de mon procès : je parle néanmoins d'une créature humaine. Qui était-ce donc ? Un enfant sourd et muet, de cinq à six ans. Le père et la mère étaient des malfaiteurs, et la loi les avait frappés. Le malheureux petit orphelin avait été élevé par l'état, avec plusieurs autres enfans de même condition. Ils habitaient tous une chambre en face de la mienne, et, à certaines heures, leur porte s'ouvrait, et ils allaient prendre l'air dans la cour.

» Le sourd et muet venait sous ma fenêtre, me souriait et gesticulait. Je lui jetais un beau morceau de pain ; il le prenait, faisait une gambade de joie, courait à ses camarades, en donnait à tous, et venait ensuite manger sa petite part près de ma fenêtre, en m'exprimant sa reconnaissance avec un sourire de ses beaux yeux.

» Alors, quoiqu'il n'attendit plus rien de moi, il continuait à folâtrer devant ma fenêtre, avec une grâce toute charmante, mettant son bonheur à être vu de moi. Une fois, un second lui permit d'entrer dans ma prison. L'enfant, à peine entré, courut à moi pour m'embrasser les jambes, en poussant un cri de joie. Je le pris entre mes bras, et je ne saurais dire avec quel transport il me comblait de caresses. Que d'amour dans cette chère petite ame ! Que j'aurais voulu pouvoir le faire élever, et le sauver de l'abjection où il se trouvait ! »

Ce vœu de la belle ame de Pellico fut un moment exaucé.

CHAP. VIII.

« Dans mon malheur, me disais-je, je suis heureux, après tout, qu'on m'ait donné une prison au niveau du sol, sur une cour où, à quatre pas de moi, vient ce cher enfant avec lequel j'ai tant de plaisir à causer par signes. Merveille de l'intelligence de l'homme ! Que de choses nous nous disons, lui et moi, avec ces inépuisables expressions des regards et de la physionomie ! Comme il règle ses mouvemens avec grâce quand je lui souris ! Comme il les corrige, s'il remarque qu'ils me déplaisent ! Comme il comprend que je l'aime, quand il caresse ou qu'il régale quelques-uns de ses camarades ! Personne au monde ne se l'imagine ; et cependant moi, debout à cette fenêtre, je puis être une sorte d'instituteur pour cette pauvre petite créature. A force de répéter ce mutuel exercice de signes, nous aurons bien

vite perfectionné ce moyen de nous communiquer nos idées. Plus il sentira que son ame s'étend et s'ennoblit avec moi, plus il prendra d'affection pour moi : je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté. Il apprendra à me confier ses plaisirs, ses peines, ses désirs ; j'apprendrai, moi, à le consoler, à le rendre meilleur, à le diriger dans sa conduite. Qui sait si, en laissant mon sort indécié de mois en mois, on ne me laissera pas vieillir ici ? Qui sait si cet enfant ne croîtra pas sous mes yeux pour être employé plus tard à quelque service dans cette maison ? Avec autant d'esprit qu'il en laisse voir, que pourra-t-il devenir ? Hélas ! rien de mieux qu'un excellent *second*, ou quelque autre chose de ce genre. Eh bien ! n'aurai-je pas fait une bonne œuvre, si j'ai contribué à lui inspirer le désir de plaire aux honnêtes gens, de se plaire à lui-même, et à lui donner l'habitude des sentimens bienveillans ? »

Quelle vertu surhumaine, quel courage il faut pour songer à rendre son existence profitable à autrui, dans l'attente d'un jugement qui ne pouvait être que sévère. Il le fut en effet. Trainé de Milan à Venise, Pellico subit sa condamnation dans cette dernière ville. La sentence portait : « Condamné pour quinze ans au *carcere duro*. » Hors ce dur cachot, si bien nommé, était le château de Spielberg, antique forteresse de la Moravie, qui sert aujourd'hui de prison pour les malfaiteurs et les criminels d'état. Ordinairement les condamnés pour crimes politiques habitent les étages supérieurs ; mais les malheureux Italiens accusés de carbonarisme, et punis par le dur cachot, étaient confondus avec les plus vils criminels. Ces prisons basses du Spielberg sont si affreuses, l'air qu'on y respire est si mauvais, la gêne que font endurer les fers aux pieds est si grande, que la plupart des prisonniers y deviennent sujets à des accès de folie furieuse. Dans le logement de chaque prisonnier, les précautions sont prises pour parer à de sem-

blables accidens (1). Une planche servant de lit, une cruche d'eau, deux onces de pain, un peu de soupe, une bouchée de viande pour toute nourriture, un uniforme et du linge grossier fournis par la prison; voilà à quelle vie étaient condamnés, pour de longues années, des hommes habitués à toutes les douceurs de l'aisance, aux charmes de la société, à celui non moins puissant d'un beau climat. Pour montrer ce que le poète souffrait dans cette captivité, je vais encore le transcrire.

LIVRE III, CHAP. VII.

« Le soir, le surintendant vint faire une perquisition, accompagné de Schiller (le geolier), d'un autre caporal et de deux soldats.

« On faisait chaque jour trois perquisitions : une le matin, une autre le soir, la dernière à minuit. On visitait tous les coins de la prison; on examinait les moindres choses. Ensuite les inférieurs sortaient; et le surintendant, qui, le matin et le soir, ne manquait jamais la visite, s'arrêtait un moment à causer avec moi.

« La première fois que je vis cette petite troupe, je fus assailli d'une étrange pensée. Dans l'ignorance où j'étais de cet usage importun, et en proie au délire de la fièvre, je m'imaginai qu'on venait pour m'égorger, et je saisis la longue chaîne qui était près de moi pour en briser le crâne au premier qui approcherait.

— Que faites-vous? me dit le surintendant. Nous ne venons vous faire aucun mal; c'est une visite de pure forme que nous faisons dans toutes les prisons, pour nous assurer que tout est dans l'ordre.

« J'hésitai; mais lorsque je vis Schiller

(1) Au commencement de leur captivité, les prisonniers étaient seuls dans leur chambre; plus tard on les réunit deux par deux. « Les condamnés au *carcere duro* travaillent. D'abord on nous fit faire de la charpie, ensuite fendre du bois, et, en dernier lieu, tricoter des bas : nous devions en faire une paire par semaine. »

(Note de Maroncelli.)

s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son aspect paternel me rendit la confiance.

« Je laissai retomber la chaîne, et je pris cette main dans les miennes.

— Ah! comme elle est brûlante! dit-il au surintendant. Si l'on pouvait seulement donner une paillasse à monsieur!

« Il prononça ces paroles avec un accent de douleur si vrai, si affectueux, que je fus attendri.

« Le surintendant me tâta le pouls, et me témoigna de la compassion. C'était un homme de belles manières, mais qui n'osait rien prendre sur lui.

— Ici, tout est rigueur, même pour moi, dit-il. Si je n'exécute à la lettre ce qui m'est prescrit, je cours le risque de me voir chasser de mon emploi.

« Schiller alongeait les lèvres, et j'aurais parié qu'il se disait en lui-même : Si j'étais surintendant, je ne pousserais pas la peur jusque-là; et si je prenais une décision si bien justifiée par la nécessité, et si indifférente au salut de la monarchie, on ne pourrait jamais m'en faire un bien grand crime.

« Quand je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelques jours d'un profond sentiment religieux, s'attendrit et pria. C'était une prière de bénédiction sur Schiller, et j'ajoutais, en m'adressant à Dieu : Fais que je découvre aussi dans les autres quelque qualité qui me fasse les aimer. J'accepte toutes les tortures de la prison; mais du moins permets que j'aime, et délivre-moi, ô mon Dieu! du tourment de haïr mes semblables! »

Il faudrait transcrire en entier un pareil livre; car si l'on passe un mot, ce sera à coup sûr un chef-d'œuvre de piété. Et quelle idée incomplète j'en donne ici, quand je ne parle ni de l'héroïsme religieux du comte Orobóni, ni du martyr de Maroncelli, et que j'indique à peine le bon vieux Schiller. Plusieurs traductions en ont été faites en même tems, entre lesquelles il y a un choix à faire. Celle où

j'ai pu
compr
M. M
fortun
Pellic

Les
camp
fait se
l'exist
sans u
de mu
bliés l
ne ma
les tit
les ta
pagne
chefs-
Les O
doiver

—
posséd
vient l
des p
procur
nous y
Les Al
des co
quelqu
aux je
vilisati
gieuse.

—O
jours,
çaise,
vers, d
les Enj
le tabl
sujet d
c'est q
chez M
de la d

j'ai puisé mes extraits se distingue et se recommande par des notes historiques de M. Maroncelli, l'ami, le compagnon d'infortune, l'émule de l'illustre et courageux Pellico.

Album.

Les migrations commencent pour la campagne; on prépare ses bagages, on fait ses malles. Une femme qui comprend l'existence, ne saurait se mettre en route sans une collection d'albums, de pinceaux, de musique nouvelle, et des romans publiés la semaine dernière. Les nouveautés ne manquent pas; et si la bizarrerie dans les titres est une recommandation, certes les tablettes des bibliothèques de campagne seront promptement chargées des chefs-d'œuvre de notre jeune littérature. *Les Ombrages*, par M. Gustave Drouineau, doivent être placés au premier rang.

— Paris, jusqu'à ce jour, se vantait de posséder un Tivoli! Mais voilà qu'Alger vient lui disputer cet avantage dans la liste des plaisirs que quelques industriels procurent à nos compatriotes d'Afrique; nous y voyons l'institution d'un Tivoli. Les Algériennes et les Français y forment des contredanses, et l'on a même remarqué quelques Bédouins qui venaient se mêler aux jeux de nos soldats. Vraiment la civilisation marche d'une manière prodigieuse.

— On a fait grand bruit, il y a quelques jours, de la réception, à la Comédie Française, d'un ouvrage en trois actes et en vers, de M. Casimir Delavigne, et intitulé *les Enfants du duc d'York*. Il paraît que le tableau de M. Delarèche a fourni le sujet de cet ouvrage. Ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il a été répété mystérieusement chez M^{lle} Mars, qui s'est chargée du rôle de la duchesse d'York. Il paraît que l'on

ne tardera pas à représenter cette production nouvelle.

— Comme pendant de la fête célèbre que M. Alexandre Dumas a donnée il y a quelque tems, on assure que M. Victor Hugo doit en célébrer une autre; mais à la campagne, dans une magnifique propriété, qui contient les restes d'une ancienne abbaye, et où le moyen-âge, déjà représenté par des monumens remarquables, le serait encore par une société aussi nombreuse que choisie. On parle d'un programme qui, à lui seul, est un chef-d'œuvre.

— Quoi de plus capricieux que la température! A peine avions nous eu le tems de nous plaindre du mauvais tems, qui chassait les promeneurs des belles allées des Tuileries, que voilà le soleil brillant et radieux qui vient réchauffer l'air, rendre la vie à nos jardins, à nos champêtres séjours. Dimanche dernier, c'était chose admirable que cette immense population parisienne se précipitant, comme un seul piéton, hors des barrières, courant les bois, les champs des environs de la capitale. Ombrages déjà fort épais de Romainville et des Prés Saint-Gervais, pour la première fois, depuis le retour de la belle saison, vous avez été témoins des danses de toute une population joyeuse. Il est probable que les plaisirs ne s'arrêteront plus à présent. Nous voilà tout-à-fait dans l'été, et jamais nos campagnes n'ont été plus belles. La fête des Lilas à Romainville a été aussi folle que par le passé; tout Paris vraiment y a été.

— Depuis que l'adultère est jeté à pleines mains dans nos romans à la mode, il devient plus rare dans nos mœurs; ce qui nous conduit naturellement à conclure qu'il n'y a jamais eu autant de bons ménages que maintenant; aussi est-ce une exception que M. Pons a voulu peindre dans le livre qu'il fait paraître aujourd'hui, sous le titre bien significatif *un Mauvais Ménage*. Ce livre est, dit-on, rempli d'intérêt, et d'une lecture très-attachante.

Nous reparlerons prochainement de ces deux volumes enjolivés de gracieuses vignettes que nous offrirons à nos lecteurs.

— Cette amusante collection que M. Dantan a eu l'idée de composer des personnalités les plus connus de notre époque, s'augmente tous les jours, et, bientôt, la charge aura un immense musée dans lequel nos sculpteurs caricaturistes pourront exposer leurs chefs-d'œuvre. Aux excellents morceaux qui rappellent et Adolphe Nourrit, et Perrot, et Levasseur, et Paganini, etc., etc., il faut joindre, depuis quelques jours, M^{me} Pochet et M^{me} Gibou, ces deux beautés si célèbres ! Il faut y ajouter encore les deux immortels brigands de *l'Auberge des Adrets*. Ce sont leurs poses, leurs costumes. On assure que Frédéric-Lemaître a gratifié ces statues, de Raymond et de Bertrand, de deux colonnes, sur le sommet desquelles les deux amis sont aussi fièrement placés que Napoléon sur la colonne de la place Vendôme. La plaisanterie est excellente et trouvera sans doute des imitateurs.

— Le roi de Suède actuel, ce soldat brave et doué des plus brillantes qualités, qui partit simple volontaire et sut se rendre digne des suffrages d'une grande nation, Charles-Jean vient d'être fait le héros d'une pièce nouvelle, donnée dernièrement au Palais-Royal. Bien qu'elle ait eu du succès, on en a généralement blâmé l'inconvenance. C'est faire un singulier cas de l'histoire et des personnages historiques vivants, que de représenter sa majesté suédoise attablée dans un cabaret avec un vieux soldat, son ancien camarade de lit, s'énivrant et signant sans réflexion des ordonnances qui ne seraient propres qu'à troubler son royaume et à le rendre

la fable de ses sujets. Cette pièce n'est véritablement qu'un appel aux sentimens exagérés de la jeunesse actuelle. Elle a été chaudement applaudie, mais en vérité c'est avec peine que l'on constate de semblables succès : ils ne sont pas propres à attirer la foule dans les théâtres qui représentent de telles pièces.

EAUX

THERMALES

DE BAGNOLES (ORNE).

Le propriétaire-directeur de cet établissement annonce que la saison des bains commencera le 25 mai.

CHOCOLATS HYGIÉNIQUES. — Le Chocolat, bien préparé, est depuis long-temps considéré comme un des plus utiles alimens que les hommes aient pu adopter. Les Chocolats usuels de santé, à la vanille, au soconusco, etc., de MM. DEBAUVE et GALLAIS, rue des Saints-Pères, n° 26, sont renommés par leur délicatesse et par leurs propriétés salutaires ; mais leur maison est principalement connue par l'invention du Chocolat analeptique, ou réparateur au salep de Perse, et du Chocolat adoucissant au lait d'amandes. Le premier est très-utile aux personnes dont l'estomac est affaibli, et qui ont besoin de trouver sous un petit volume une nourriture abondante, de facile digestion, et non moins agréable que restaurante. Le Chocolat au lait d'amandes convient plus spécialement aux personnes disposées à l'irritation de poitrine ou d'estomac et sujettes aux affections catarrhales ; les médecins le prescrivent avec succès dans les convalescences de la maladie connue sous le nom de *grippe*.

A ce Numéro est jointe la planche 974.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUTRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.

25. Mai 1833.

Modas de Paris.

N.º 975.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 27 près le passage de l'Opéra.
Tailleur en moiré de soie doublé en soie des M^{mes} de M^{me} Rambuc B. & Denis N.º 19.
Mitaines en fil. Chapeau d'enfant en paille cousue des M^{mes} de M^{me} Beau rue neuve du
Luxembourg N.º 10. Guêtres en gros de Naples.

Messrs J. & J. Fuller N.º 3 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

P

FLE
se tro
jourd'
les inv
trouvée
les ch
d'app
des lil
se fais
de l'h
guirla
retena
draper
proprie
nouve
nant c
ces ja
qui se
parfum
par le
rideau

* Ru